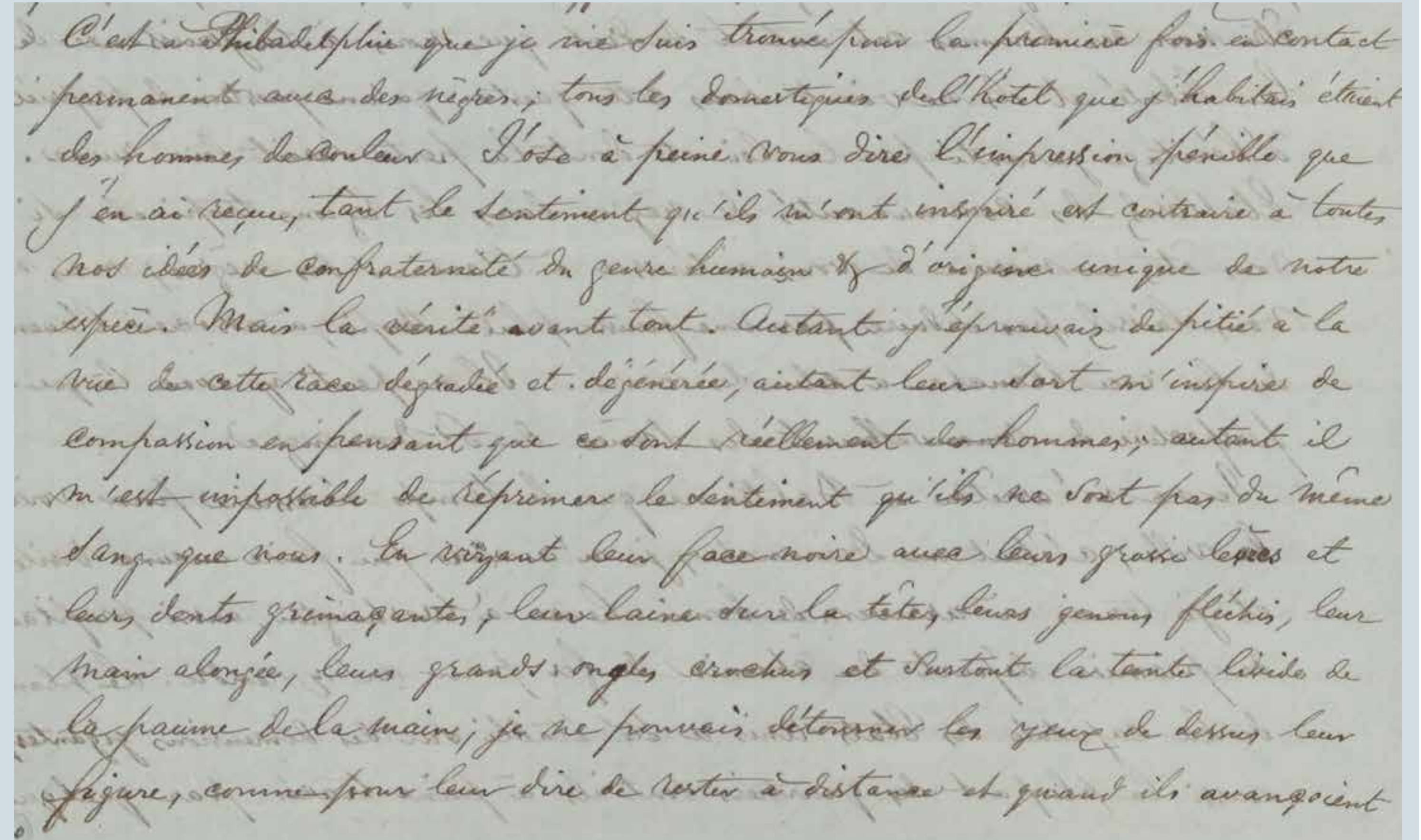


Lettre à sa mère

En automne 1846, Louis Agassiz est arrivé aux Etats-Unis et s'est rendu immédiatement à Philadelphie, via New Haven et New York, entre autre pour y rencontrer le cranologue Samuel Morton. Le 2 décembre, Agassiz a décrit ce voyage dans une longue lettre adressée à sa mère, Rose Mayor Agassiz, et à un cercle d'amis à Neuchâtel. L'extrait qui suit a été censuré par Elizabeth Cary Agassiz, deuxième femme et biographe d'Agassiz, dans son livre *Louis Agassiz. His Life and Correspondence* (1885).

« C'est à Philadelphie que je me suis trouvé pour la première fois en contact permanent avec des nègres. Tous les domestiques de l'hôtel que j'habitais étaient des hommes de couleur. J'ose à peine vous dire l'impression pénible que j'en ai reçue, tant le sentiment qu'ils m'ont inspiré est contraire à toutes nos idées de confraternité du genre humain et d'origine unique de notre espèce. Mais la vérité avant tout. Autant j'éprouvais de pitié à la vue de cette race dégradée et dégénérée, autant leur sort m'inspire de compassion en pensant que ce sont réellement des hommes; autant il m'est impossible de réprimer le sentiment qu'ils ne sont pas du même sang que nous. En voyant leur face noire avec leurs grosses lèvres et leurs dents grimaçantes, leur laine sur la tête, leurs genoux fléchis, leurs mains allongées, leurs grands ongles crochus et surtout la teinte livide de la paume de la main, je ne pouvais détourner les yeux de dessus leur figure, comme pour leur dire de rester à distance, et quand ils avançaient cette hideuse main sur mon assiette pour me servir, j'aurais voulu pouvoir m'éloigner pour manger un morceau de pain à l'écart plutôt que de dîner avec un pareil service. Quel malheur pour la race blanche d'avoir lié si étroitement son existence avec celle des nègres, dans certaines contrées! Dieu nous préserve d'un pareil contact! Je ne puis me défendre de l'idée que l'état de choses qui règne dans les Etats du Sud de l'Union ne soit un jour la cause de la ruine des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Voyez le nègre à Boston, où il jouit de toute sa liberté; il reste exclu de tout par la force des choses et sans doute aussi par l'effet d'un instinct naturel dont l'homme européen ne se rend probablement pas toujours compte. Je trouve les idées des deux partis qui sont ici en lutte sur la question des nègres, éga-



Extrait de la lettre d'Agassiz à sa mère, de « C'est à Philadelphie... » jusqu'à « ... de rester à distance, et quand ils avançaient... ». (Transcription de la lettre originale)

lement fausses. Les philanthropes qui veulent en faire des citoyens de leur communauté oublient constamment qu'en leur accordant les droits politiques, ils ne peuvent leur donner ni le soleil d'Afrique pour favoriser leur plein développement, ni un foyer domestique parmi eux, car ils leur refuseraient leurs filles s'ils les demandaient, et personne d'entre eux ne songerait à épouser une négresse. Les défenseurs de l'esclavage oublient que, pour être noirs, ces hommes ont autant de droit que nous à la jouissance de leur liberté et ils ne voient dans cette question qu'une question de propriété, d'héritage garanti par la loi et dont la perte serait leur ruine. Etablissez des communautés de nègres dans les régions tropicales si vous êtes en mesure de vous intéresser à l'avenir des nègres, mais ne vous laissez pas séduire par une fausse philanthropie, à associer l'avenir de la race blanche à celui des Noirs. Il ne peut y avoir là que la perspective du renouvellement des scènes de Saint-Domingue.»